Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 5

Artikel: On ne pâo pas tot savâi
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-199206

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

sans nous causer le moindre ennui. Ses propos, qui roulaient sur les endroits que nous traversions, sur l'aspect des paysages, sur l'état des cultures, ne trahissaient nullement un cerveau désorganisé : et même, quand nous entrâmes dans le cabinet du directeur de Préfargier, c'est, ma parole, ce diable de Siméon qui de nous trois avait l'air le plus calme, le plus à son aise. Je l'avais pris à l'écart, tandis que Jérôme, à voix basse, exposait le cas à l'aliéniste. Mais ses chuchotements donnèrent l'éveil à notre malade. Tout d'un coup, il se sépara de moi et s'avançant vers le directeur :

— Vous accorderez aux paroles de notre pauvre cher ami — et il jetait un regard de douce commisération sur Jérôme — la créance qu'elles méritent. Il est inutile que j'en dise davantage, n'est-ce pas, docteur ?

Siméon avait l'air absolument maître de lui, si bien que le directeur se mit à considérer Jérôme un peu plus attentivement. Et celui-ci de protester contre les insinuations du fou.

— Bien, bien ! mon ami, dit l'aliéniste, ne vous fâchez pas, nous ne vous ferons pas de mal.

Et Jérôme de répartir avec toujours plus de vivacité :

— Mais, encore une fois, ce n'est pas moi qui suis le malade !

Le directeur : « Je le sais, mon brave, je le sais ; ne vous agitez donc pas ainsi. »

Jérôme. « Ah ça ? finissons-en ; le fou, le voici. » Et il montrait Siméon.

Siméon : « Si vous disiez vrai, pourquoi m'aurait-on équipé et armé pour vous amener ici ? »

— Nom d'une pipe ! me crie alors Jérôme, est-ce que tu vas bientôt te décider à me tirer de là, au lieu de te tordre dans ton coin ?

Le fait est qu'en voyant le tour imprévu que prenaient les choses, j'avais été secoué d'un fou-rire irrésistible. J'allais parler, lorsque ce satané Siméon me coupe le sifflet en jetant au directeur ces mots : « Encore un qui s'illusionne sur son état et qui a un impérieux besoin de vos bons soins, docteur ! »

Cette fois, c'est sur moi que se porte le regard perçant de l'aliéniste. Je le sentais qui me fouillait la cervelle ; mais, moins impressionnable que Jérôme, je ne me troublai pas, fort heureusement, et, tandis qu'un gardien retenait Siméon, qui voulait m'empêcher de parler, je tendis au directeur les papiers concernant notre malheureux combourgeois. Il ne tarda pas à revenir de sa méprise et nous congédia avec quelques paroles d'excuses. Cependant, nous ne respirâmes librement qu'après avoir repris le bateau à Neuchâtel. Il nous semblait toujours voir ses yeux peu rassurants fixés sur nous.

— Nom d'une pipe ! disait Jérôme, j'ai froid dans le dos en pensant que si tu avais perdu les papiers, c'est nous deux qu'on internait à Préfargier et Siméon qui en rapportait la nouvelle au village !

V. F.

On ne pào pas tot savâi.

Se cllião fennès d'avocats, dè dzudzo, dè menistres et autro dzeins hiaut plliaci sont bin mè éduquâies què lè noutro, se le sâvont djuï dâo clavecin, talematsi ein allemand, tutchematsi ein anglais et mimameint ein étalien, le sont bin soveint bitès coumeint la louna et noutrès fennès, à no z'autro, porriont lâo z'ein reveindrè po bin dâi z'affères que y'a. Et cein vint dè cein que cllião pernettès dè monsus dè vela ne compreignont pas pipetta à noutron bon vilho dévezâ, don lo patois.

Allâ-vai démandâ à la fenna à ne n'avocat cein que l'est que dào tsergosset ? démandâ l'âi vai assebin se l'âmè lè matafans âobin se le preférè on bon bertou âobin on bocon dè crescein ?

Quand l'ourâ clliâo mots, le va vo vouaiti avoué dâi ge gros coumeint on cadran dè relodzo et vo derâ que ne sâ pas cein que l'est, que n'a jamé oïu on baragouin dinse et à la fin dâi fins vo preindra po 'na bite se vo ne l'âi ditès pas que dâo tsergosset l'est dè la sâocesse à grelhi qu'a mitenâ dein 'na papetta fêtè avoué dâi tsatagnès ; que, dào matafan, l'est dâo san d'anglais dè Payerne qu'on a fé couaire dèin la pèla avoué dào buro frais et dâi tsapllions dè pommes à bougnets, qu'on bertou l'est on bocon dè pan bin eimbardouffâ dè fremâdzo bon gras qu'on a fé fondre dévant la cllianma dâo fohy et que dè la crescein, l'est tot bounameint dâo tailli qu'on ein fâ à la drâtse, âi grâobons et mimameint rein qu'avoué dè la farna, tota pelietta, coumeint dâo pan.

Lè z'autro iadzo, quand on fasâi boutséri, âobin qu'on tiâvè on vé âo on tsevri, l'ètâi prâo la moûda d'allâ portâ oquiè dè cllia vicaillo à monsu lo menistre et, prâo soveint, lo régent, se l'ètâi mariâ et que l'aussè dè la marmaille, n'ètâi pas âoblliâ non pllie : tsacon avâi son drai ; mâ ora, sein a passâ dè moûda et on dit : tsacon por sé et que lo bon Dieu no z'aidhiâi trè ti !

Djan dè la résse avâi 'na fâla qu'avâi on prevesin et que piattâvè tant quand l'ariâvè que l'ètâi 'na misère : assebin s'ètâi décidâ dè la tiâ.

Quand lo boutsi eût déchicotâ la bite et que l'uront portâ cllia tsai à l'hotò, la fenna âo Djan, la Nanette, einvouyè la bouéba ein portâ on pecheint quartai à monsu lo menistre.

La bouéba s'ein va don avoué on panai senailli à la tiura et l'est la dama que vint l'âi repondre :

— Bondzo, madama la menistre, se l'âi fâ, noutra mère m'einvouyè vo portâ on bocon dè noutra coterla [1] que n'ein tiâ stu matin !

La menistre la bin remacha et l'âi dit adon :

— Mais, dis-moi, ma petite, qu'est-ce que c'est qu'une coterle ?

La bouéba, quand loût cein, sè met à pouffâ dè rire, arrapè lo panai dâi mans dè la menistre et refot lo camp ein recaffeint qu'on dianstre tantqu'à l'hotò !

— Que dào diablio as-tou don à tè crévâ dè rire dinse, l'âi fâ la mère ein arreveint.

— Oh ! la ! la ! hi ! hi ! hi ! fasâi la bouéba, na ! na ! na ! n'arè jamé cru madama la menistre asse bite ! hi ! hi ! hi ! Onna dama coumeint li que sâ l'anglais et l'allemand, que djuïe mimameint dè la guintare, fiâ tè, mère, que ne sâ papi cein que l'est què 'na coterla ! hi ! hi ! hi !

* *

Les noix [2].

Un grand feu clair flambe dans la cheminée de la vaste cuisine. La flamme danse, folâtre, avec un rouron qui fait dire à chacun : « Tout de même, on est bien chez nous ! » Et, de fait, il fait bon chez soi par cette soirée d'hiver toute givrée. La bise, une bise âpre, heurte aux angles de la maison avec rage, s'engouffre dans la grange avec des gémissements sans fin, geint dans la cheminée et fait dire là-haut, à la girouette du toit : j'ai froid... j'ai froid... j'ai froid... avec une régularité de pendule... Brrr ! et chacun se serre plus étroitement autour de la grande table où la famille est réunie. La lampe, suspendue à une solive, éclaire les visages, tandis que dans les angles de la cuisine, la flamme du foyer projette des clartés vacillantes, qui courent de ci, de là, jouant à cache-cache.

Le feu pétille, cependant qu'au dehors mugit l'âpre bise de décembre.

— Entendez-vous cette satanée ?... dit une voix.

— Par ce temps, il fait bon chez soi, pas vrai, les enfants ? fait le grand-père en rallumant sa pipe à la flamme de l'âtre.

Et tous sentent le même frisson d'aise leur parcourir le corps.

Au dehors, l'hiver fait rage, secouant les portes qui craquent, pliant les grands sapins cramponnés aux rocs. Au dedans, le feu brille, joyeux et clair, et la flamme se reflète dans le regard de toutes ces bonnes gens qui devisent autour de la table... Ah ! qu'il fait bon, chez soi !

II

On casse les noix, ce soir. Et tous se sont réunis chez « les vieux », car c'est une bonne « partie » que ces « cassées de noix » et on n'a garde d'y manquer. Dans son grand fauteuil, l'aïeule tricote, le dos arrondi, sa petite tête sèche enfouie dans un grand bonnet noir à dentelles. La bouche édentée se rapproche de son menton, laissant croire qu'elle se mord constamment les lèvres. Les yeux, petits et gris, aux paupières ridées, regardent droit devant eux, sous la table, car les épaules se sont alourdies et la tête s'incline.

Le grand-père, lui, attise toujours le feu. Regardez-le !... il « raguille » les bûches qui dégringolent, ramasse du bout de la pince à chenets les braises qui tombent, en tirant de sa pipe de grosses bouffées de fumée sentant bon le merisier. Son visage rasé, penché sur la flamme qui l'illumine, a l'air d'être taillé au couteau dans un morceau de bois dur, tant la clarté de l'âtre fait saillir les os et creuse les joues. De temps à autre, il se retourne vers la table où sont les jeunes, ayant encore le mot vif, à l'occasion, aimant toujours à rire, goguenard malgré ses quatre-vingts ans.

A la table, les noix volent en éclats avec des coups secs. Les plus forts se servent de leurs doigts seulement ou de leurs poings ; les plus jeunes et les femmes frappent les noix avec des marteaux ou des morceaux de bois. Les bras se lèvent, puis retombent, et les débris de coquilles volent, s'éparpillent sur la table, tombent dessous avec un bruit d'averse. La maîtresse de céans passe autour de la table et ramasse les cerneaux qu'elle met dans une corbeille. Et pendant ce temps, la conversation ne languit pas, je vous en réponds ; les langues rivalisent de zèle, les rires partent, sonores ou grêles, rires de vieux, brisés, chevrotants, rires d'hommes sonnant plein, rires de femmes ou d'enfants semblables à des fusées qui éclatent. A ce bruit se mêle celui des noix qu'on verse ou qu'on remue, sautillant sur la table de bois blanc, celui des coquilles qui tombent sur le sol et sur lesquelles on marche, et la bise furibonde secoue les volets clos, passe en glissant le long de la maison avec un bruit de papier qu'on froisse. Près de la porte, le chien grogne dans sa niche, dérangé par les rafales ; dans l'écurie, à côté, on entend un bruit de chaînes. Et bêtes et gens se trouvent bien dans la maison close, alors qu'il gèle au dehors, dans la campagne désolée. Ah ! qu'il fait bon chez soi !...

Bonnes gens ! pensez aux petits oiseaux que l'hiver affame et dont les nids tombent avec les branches brisées !...

III

Ces bonnes soirées en famille font revivre les anciens récits, ceux qu'on redit toujours et dont on ne se lasse jamais. C'est ainsi que se sont conservées les bonnes légendes du temps jadis, si pleines de saveur et qu'on aime à écouter, l'hiver, les pieds sur les chenêts. Autour de la table familiale, chacun dit quelque chose, quoi que ce soit, rappelle un souvenir de sa jeunesse, un trait de valeur d'un membre de la famille depuis longtemps décédé. Ainsi se perpétuent les traditions que le temps et la multiplicité des narrateurs finissent par altérer, mais dont la couleur locale reste la même... De ces causeries intimes, près de l'âtre, en hiver, on fait la genèse de l'histoire des peuples. Ce sont des « on-dit », rien de plus. Quelquefois aussi, hélas ! tout en cassant les noix, on casse du sucre sur la tête de son prochain. Que voulez-vous ?... la nature humaine n'est point parfaite heureusement !

Ce soir-là, il m'en souvient, chacun avait dit « la sienne ». Restait le grand-père qui fumait toujours sa pipe, les jambes au feu, la mèche de son bonnet de coton lui battant l'oreille. Il semblait, depuis un moment, réfléchir, car sa tête avait des hochements significatifs. Sans doute, il cherchait, dans le fouil-

[1] *Coterla*, jeune chèvre qui n'a pas encore fait de chevreau.

[2] Ce conte, extrait de la *Revue helvétique*, fait partie d'un volume que M. Ch.-Gab. Margot va publier sous ce titre bien significatif : *Nos bonnes gens :*